

Zeitschrift:	La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber:	Association des musiciens suisses
Band:	3 (1909-1910)
Heft:	10
 Artikel:	Une autobiographie de M. Paul Dukas
Autor:	Dukas, Paul
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1068841

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chez tout autre, tant de volonté, d'impérieuse destination entraînerait quelque froideur : chez lui, certes, il n'en est rien : l'émotion, sans cesse présente, vivifie ces constructions et leur assure de survivre. Déjà le scherzo « l'Apprenti Sorcier » a séduit des esprits divers et provoqué en tous lieux une satisfaction sans réserve : pour moins fréquente que soit leur audition, les autres œuvres méritent un égal attachement ; comme toutes les œuvres pleines, elles réclament plus d'instants que n'en accordent la plupart aux productions de l'esprit, en notre époque trop hâtive.

En dépit de sa floraison d'œuvres attachantes et belles, la musique française ne peut offrir beaucoup de témoignages qui, pour la noblesse de l'esprit, rivalisent avec celles où Paul Dukas a imprimé profondément les reflets colorés et vibrants de son âme éprise de vie, de rythme, de force et de joie.

Le passionnant spectacle et l'enivrante expression que le sourire de la puissance !

Septembre 1909.

G. JEAN-AUBRY.

La Vie Musicale publiera dans son prochain numéro :

MAY DE RUDDER : *La patrie de Frédéric Chopin.*

Une autobiographie de M. Paul Dukas.

Nous ne croyons pas faire injure à la majorité de nos lecteurs, en supposant qu'ils ignorent la vie du musicien dont M. G. Jean-Aubry caractérise l'œuvre avec tant d'à-propos. Les « notes » qui suivent furent adressées de Paris, le 9 avril 1899, au traducteur du *Dictionnaire de musique* de Hugo Riemann. Bien que le musicien ait écrit depuis lors plus d'une œuvre remarquable — faut-il rappeler le succès récent d'*Ariane et Barbe-Bleue* ? —, que son *Apprenti sorcier* ait fait le tour des salles de concerts de l'Europe et de l'Amérique, que sa *Sonate* ait été révélée par Ed. Risler et d'autres encore, on lira sans doute avec intérêt le récit authentique des débuts d'une carrière brillante. Aussi bien est-ce celle d'un des meilleurs musiciens dont la France contemporaine puisse s'enorgueillir.

« Je suis né à Paris le 1^{er} octobre 1865. Naturellement, je n'étais pas destiné à faire de la musique et c'est seulement vers ma quatorzième année que je commençai à manifester quelques dispositions sérieuses : j'avais appris à pianoter comme tout le monde, et c'est tout spontanément que, pendant une maladie que je fis à cette époque, je mis en musique une strophe d'un chœur d'*Esther* de Racine. Je ne savais rien et comme je ne montrais de goût pour rien en dehors de la musique, on résolut de me la faire apprendre. J'appris seul le solfège, tout en continuant à composer en cachette, car on me l'avait défendu (!) et en 1882, je crois, ou fin de 1881, Th. Dubois m'admit comme auditeur dans sa classe d'harmonie.

Je fus un assez mauvais élève, ayant l'esprit porté à prendre le contre-pied d'un enseignement qui me semblait tout empirique. Dubois en conclut qu'il s'était trompé sur mon compte et je crois qu'il me considéra toujours comme un garçon subversif. Toujours est-il que, ne mettant jamais la « quarte et sixte » à l'endroit voulu, je pris part à deux concours sans résultat.

Pendant ce temps, j'étais entré, pour satisfaire mon père, dans la classe de piano de Mathias : bien qu'au bout d'un an il m'eût pris comme élève, je profitai aussi mal de son enseignement que de celui de Dubois. Je ne fus jamais admis à concourir.

Toutes mes idées, à ce moment, étaient tournées vers la composition et j'écrivis entre autres une ouverture du *Roi Lear* que j'allai bravement porter à Pasdeloup. A ma grande joie, il m'en complimenta et me promit de l'essayer. Mais l'expérience n'eut pas lieu, grâce à mon... inexpérience : à dix-sept ans, j'ignorais encore qu'il y eût des copistes et j'avais trouvé trop long le travail de récrire cet interminable morceau à tant d'exemplaires.

L'année suivante, mieux instruit, je pus m'entendre à l'orchestre, grâce à un excellent homme que vous avez sans doute connu : Hugo de Senger. Un de mes amis lui avait présenté une ouverture que j'avais écrite pour *Götz de Berlichingen* et quelques mélodies. Il en fut enchanté et poussa la bonté jusqu'à rassembler son orchestre, bien qu'on ne fût pas encore dans la saison, afin de me faire entendre ma musique. Ceci se passait à Genève en septembre 1884. Je quittai la Suisse enchanté de la façon dont mon orchestre « sonnait ». Néanmoins je ne fus pas joué encore en public cette année-là.

J'entrai, à la rentrée des cours, dans la classe de Guiraud, qui m'apprit le contrepoint et la fugue. En 1886, je pris part au concours d'essai du Prix de Rome sans être admis à concourir non plus qu'en 1887, bien que j'eusse obtenu le premier prix de fugue un mois après le premier de ces concours d'essai. J'attribue le second de mes échecs auprès de l'Institut au voyage de Bayreuth que je fis en août 1886. C'était alors très mal porté.

En 1888, admis enfin à concourir, j'obtins le second grand prix à l'unanimité avec une cantate intitulée *Velléda*. C'est Erlanger qui eut le premier à une voix de majorité, après plusieurs tours de scrutin où nous eûmes le même nombre de suffrages.

L'année suivante, pour me dédommager de mes déboires, on ne donna pas de prix du tout : Gounod se mit en quatre pour m'empêcher de l'obtenir et me prodigua en revanche tous les conseils et les meilleures consolations. Saint-Saëns, au contraire, prit parti pour moi et m'engagea à persister. Il s'agissait cette année-là d'une *Sémélé*.

Ne me sentant pas d'humeur à concourir plus longtemps, je tirai ma révérence à l'Institut et partis pour le régiment où je me livrai à des occupations très anti-musicale de 1889 à la fin de 90.

Je me remis au travail en 1891 et, en janvier 1892, Lamoureux acceptait et faisait entendre une ouverture de *Polyeucte* qui fut depuis rejouée par Ysaye à Bruxelles et Sylvain Dupuis à Liège.

La même année, je terminais le poème d'un drame lyrique en trois actes *Horn et Rimenhild*, mais je n'en poussai pas la musique plus loin que le premier acte, m'apercevant trop tard que les développements de l'œuvre étaient plus littéraires que musicaux.

En 1895, Saint-Saëns me choisit pour mettre au point les esquisses de la *Frédégonde* de Guiraud dont il écrivit les 4^{me} et 5^{me} actes. J'orchestrai les trois premiers. L'ouvrage eut huit ou neuf représentations.

En 1897, je donnai aux Concerts de l'Opéra une Symphonie en trois parties qui fut fortement discutée.

La même année (en mai), j'ai conduit à la Société Nationale la première exécution d'un poème symphonique *l'Apprenti Sorcier*, d'après Goethe, que les concerts Lamoureux ont joué cette année même ainsi que les concerts Ysaye de Bruxelles.

Je travaille présentement à une Sonate de piano qui sera certainement finie au moment où paraîtra le supplément que vous préparez pour le Dictionnaire de Riemann, et à un drame lyrique en quatre actes: *l'Arbre de Science*.

J'ai écrit également, en assez grand nombre, des mélodies et des chœurs, mais tout cela est et doit rester inédit.

Je suis critique musical à la *Gazette des Beaux-Arts* et à la *Revue Hebdomadaire*. J'ai fait partie à deux reprises du Comité de la Société Nationale. Je prends part au travail de révision des œuvres de Rameau pour la grande édition de Durand : c'est moi qui suis chargé des *Indes galantes*.

Pour clore ces notes trop longues, mais dont vous saurez extraire l'essentiel, je tiens à vous faire part de l'admiration que j'éprouve pour H. Riemann. Ses ouvrages théoriques me sont familiers et je tiens sa découverte de la réduction de toute harmonie à l'une des trois fonctions T, S, D, pour franchement géniale. C'est en théorie, à mon avis, le fait le plus important qui se soit produit depuis Rameau.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments de bonne confraternité artistique.

PAUL DUKAS.

La Musique à l'Etranger

ANGLETERRE

Les fêtes de Noël et du Nouvel An, et surtout les élections nous ont valu une trêve bienfaisante dans les manifestations musicales. Et j'ai su des cas où des artistes ont dû renoncer à donner des concerts pour lesquels ils étaient incapables de trouver une salle, toutes étant retenues pour des réunions politiques. Je ne veux pas dire que nous ayions été sans concerts, mais le nombre en a été considérablement réduit. La Chorale de Londres, les Symphony concerts et autres ont bien donné leurs auditions habituelles, Raoul Pugno s'est produit à Queen's Hall, un nouveau quatuor (nous en sommes inondés) a fait ses débuts, mais tout cela a passé inaperçu ; la politique a eclipsé l'art et l'esprit public tout entier était plus porté vers le résultat possible des élections que vers les manifestations musicales.

Aussi bien ce marasme momentané dans les concerts me permettra-t-il d'effleurer une ou deux questions qui ne seront peut-être pas sans intérêt pour vos lecteurs.

Je voudrais d'abord dire quelques mots de la critique en Angleterre et redresser une opinion erronnée qui s'est fait jour à son sujet sur le continent. Tout d'abord, je dirai que nulle part ailleurs peut-être, la critique n'est aussi honnête et aussi impartiale qu'ici. Et je crois bien que les visites intéressées que quelques artistes ont coutume de faire aux critiques avant leur concert, tendront ici à les desservir auprès de la presse plutôt qu'à la leur rendre favorable. Ceci posé, on peut admettre que, sauf de très rares exceptions, le